# Théâtre Français. *Les Femmes savantes*.

Le même siècle où Molière s'est moqué des femmes savantes, a été fécond en femmes pleines d'esprit, de sentiment et de grâces : les Sévigné, les La Fayette, les Deshoulières, et une foule d'autres ont illustré leur sexe par des ouvrages ingénieux, légers et délicats. Molière n'eût pas eu pour lui les rieurs, si le ridicule des femmes savantes eût été plus généralement répandu. On n'attaque avec succès au théâtre que les vices qui sont en grande minorité dans le monde. Déjà le poète avait porté un grand coup à l'esprit faux et romanesque, à l'abus de l'esprit et de la galanterie, en exposant sur la scène une caricature des femmes qu'on appelait alors *précieuses*; mais *Les Précieuses ridicules* ne sont qu'une petite farce. Molière, quinze ans après, traita ce sujet avec plus de force et d'étendue, et composa une excellente comédie en cinq actes, qui tint un rang parmi ses chefs-d’œuvre.

Cet ouvrage fut longtemps négligé par les spectateurs du dix-huitième siècle : la classe des gens de lettres, qui dominait alors la société et gouvernait l'opinion, avait un esprit diamétralement opposé à celui qui règne dans *Les Femmes savantes*; la plupart étaient des Trissotins et des Vadius qui lisaient leurs vers dans des cercles brillants, et faisaient fortune par un jardon pédantesque : toute bienveillance des précepteurs du genre humain à cette époque, était pour *Le Tartufe*; il importait à leurs vues morales et politiques qu'on se moquât des abus de la religion, et qu'on respectât les ridicules de la science.

Le nouveau siècle voit toutes les factions dissipées, et les chefs-d’œuvre de nos grands maîtres remis à leur place les autels de Corneille, de Racine et de Molière sont relevés ; les drames sont abandonnés ; les comédies masquées font bâiller ; *Le Misanthrope* et *Les Femmes savantes* attirent la foule comme *Le Tartufe*; il n'y a que *L'Avare* qu'on joue dans le désert : ce caractère est si loin de nos mœurs, que sa peinture au théâtre a l'air d'une caricature ; et d'ailleurs il n'y a point de rôle dans la pièce pour les acteurs du jour.

J'ai déjà réfuté l'anecdote sur le prétendu crime de Cotin et de Ménage, qui avait attiré sur eux la vengeance de Molière ; j'ai prouvé qu'il n'était nullement vraisemblable que ces deux auteurs eussent essayé de persuader au duc de Montausier que c'était lui qu'on jouait dans *Le Misanthrope*. L'anecdote sur Mad. Dacier n'est pas de meilleur aloi ; on a dit et répété dans toutes les compilations littéraires que Mad. Dacier, dans sa traduction française de l'*Amphitryon* de Plaute, avait eu intention de faire une comparaison de la comédie de l'auteur latin avec celle de Molière, et que d'après ses principes, elle y aurait donné tout l'avantage à l'ancien sur le moderne. On prétend que Molière ayant appris cette bonne intention de Mad. Dacier, lui fit dire qu'il travaillait à une comédie des *Femmes savantes*, où il comptait lui donner une place distinguée ; et que Mad. Dacier, effrayée des suites d'une pareille menace, avait renoncé à son parallèle de l'*Amphitryon* de Plaute avec l'*Amphitryon* de Molière. Je crois bien que Mad. Dacier préférait l'*Amphitryon* de Plaute ; mais elle n'avait pas assez de littérature française, assez de connaissance de notre théâtre pour s'engager dans un parallèle suivi et raisonné entre les deux ouvrages ; il y a d'ailleurs tant de mauvaises plaisanteries, tant de bizarreries étrangères à nos mœurs dans la comédie latine, qu'elle se fût mal tirée de la comparaison. Il est donc très douteux qu'elle s'en fût chargée ; il est plus douteux encore que Molière eût eu l'idée de s'en venger : les critiques et mêmes les injures de Mad. Dacier ne lui auraient paru dignes que de mépris. On ne peut guère supposer raisonnablement qu'il eût mis Mad. Dacier dans ses *Femmes savantes*, quelque motif qu'il eût d'être mécontent d'elle, parce que madame Dacier était véritablement savante, parce qu'elle jouissait d'une estime méritée et que ses ouvrages étaient utiles aux lettres. Je dis plus ; si Mad. Dacier eût formé le projet de comparer les deux auteurs d'*Amphitryon*, elle ne l'eût pas abandonné dans la crainte d'être mise dans une comédie de Molière : telle était la fermeté et la hauteur de son caractère ; telle était la confiance qu'elle avait en elle-même, qu'elle n'eût jamais sacrifié son jugement et la gloire d'un ancien, à la peur de quelques plaisanteries de la part d'un moderne. Ainsi, d'après toutes les probabilités, Molière n'eût point menacé ; Mad. Dacier n'aurait point été effrayée, et l'anecdote a été fabriquée par quelque railleur ennemi de la docte antiquité, et zélé partisan des modernes.

J'ai quelquefois reproché à Molière d'avoir passé les bornes de la satire à l'égard de Cotin, dans la première scène du cinquième acte : Trissotin n'y est plus présente comme un faux bel-esprit, mais comme un homme vil et bas, dont l'intérêt dégrade l'âme, et qui s'embarrasse peut d'être déshonoré par sa femme, pourvu qu'elle lui apporte une riche dot : c'est une véritable diffamation du caractère de l'homme ; ce n'est plus une critique de ses talents ; ce n'est plus jeter du ridicule sur ses écrits, c'est verser le mépris sur sa personne. On veut excuser Molière en disant que cette diffamation même sert à détourner les soupçons de dessus de l'abbé Cotin, homme d'église, voué au célibat, et, par conséquent, que le poète comique n'a pas pu présenter comme sacrifiant l'honneur à l'esprit d'un mariage avantageux. L'excuse est faible. Cotin étant parfaitement désigné et reconnu par le sonnet et le madrigal qui étaient, dit-on, imprimés dans ses Œuvres, on pouvait croire qu'il aurait eu les sentiments qu'on lui prête dans la pièce, si le mariage lui eût été permis.

Une des plus heureuses conceptions de Molière dans ce chef-d’œuvre des *Femmes savantes*, c'est ce contraste entre un courtisan et un pédant, entre Clitandre et Trissotin ; La cour donnait alors le ton à la ville et aux provinces ; c'était le centre du bon goût et des belles manières, c'était la source des grâces et des faveurs : la plupart des grands génies du siècle y furent admis, les uns par leur rang, les autres par l'éclat d'un talent supérieur ; Bossuet, Fénelon, Fléchier, Massillon, prélats célèbres par leurs vertus et par leur éloquence ; Racine, rival de Corneille dans la tragédie ; Boileau, fondateur de l'école poétique française, et restaurateur du goût, Molière, le premier des comiques, chargé des fêtes de la cour, et nécessaire aux plaisirs du maîtres ; d'autres se tinrent éloignés de ce brillant théâtre : Corneille, par une timidité sauvage ; Regnard, par un esprit d'indépendance ; Le Sage, par la fierté de son caractère ; La Fontaine, par simplicité, insouciance et paresse ; mais ils étaient dignes d'y paraître : les érudits, les sots, les pédants en étaient exclus de droit : ils se vengeaient du mépris de la cour par de méchantes épigrammes, dont la cour se moquait.

Le courtisan, dans la pièce de Molière, écrase le pédant, d'abord par la force du ridicule, ensuite par la vigueur de l'indignation ; il heurte de front toutes les idées qu'on a eues, vers la fin du siècle suivant, sur la science et sur les savants, il rabaisse les auteurs autant qu'on les a depuis élevés :

Il semble à trois gredins dans leur petit cerveau,

Parce qu'ils sont imprimés et reliés en veau,

Les voilà dans l'état d'importance personnes, etc.

Toute cette tirade est d'une singulière énergie. On ne dirait pas celui aujourd'hui ; cependant c'est dans le beau siècle des lettre qu'on parlait ainsi sur la scène, et c'est Molière qui dictait à un courtisan ces injures contre les auteurs et les savants ; Molière qui doit toute sa gloire à ses écrits, Molière qui par son talent est encore aujourd'hui une *importante personne*, tandis que la plupart des seigneurs de la cour de ce temps-là ne sont plus rien. Mais il faut se souvenir qu'alors on sait parfaitement distinguer le génie et la véritable science d'avec l'insipide médiocrité et le fatras pédantesque. Un excellent auteur était l'honneur de l'humanité ; un auteur médiocre ou mauvais, un *savantasse*, un compilateur sans idées, pour être imprimé et relié en veau, n'en était pas moins un barbouilleur de papier, et l'homme du monde le plus inutile. Les jésuites qui faisaient représenter des tragédies et des comédies dans leurs collèges, n'étaient pas étrangers à la littérature du théâtre français, et s'en mêlaient peut-être plus qu'il ne convenait à des religieux. Mais dans leurs principes, cette littérature profane leur servait à s'insinuer dans l'esprit des gens du monde, et leur ouvrait une voie pour les conduire insensiblement à la religion. Le P. Rapin était un des jésuites les plus lettrés du siècle de Louis XIV ; c'était un des poètes latins les plus célèbres de cette époque ; ce fut lui qui envoya *Les Femmes savantes* au comte de Bussy-Rabutin, alors exilé dans ses terres en Bourgogne : ce seigneur état tout à fait dans le parti des jésuites, qui ne fit rien pour lui. Le P. Rapin, dans sa lettre, parle de la comédie de Molière en homme d'esprit et de goût ; mais il s'exprime en jésuite qui connaissait peu le théâtre, lorsqu'il dit : « Le ridicule des femmes savantes n'est pas tout à fait poussé à bout ; il y a d'autres ridicules plus naturels dans ces femmes que Molière a laissé échapper, et ce n'est pas le plus beau : néanmoins, à tout prendre, vous serez content. » *Vous serez content* est bien froid. Nous dirions nous autres, vous serez ravi, transporté. Les contemporains de ces chefs-d’œuvre n'en étaient pas assez étonnés ; ils ne leur rendaient qu'une justice sévère : pour en être enthousiastes comme nous, il leur manquait de savoir ce qu'on ferait après Molière.

Bussy-Rabutin, bel-esprit politique, plus occupé de la cour que de la littérature, ne contredit point le jésuite dans sa réponse, il pense, comme lui, que Molière pouvait donner aux femmes savantes d'autres ridicules plus naturels. Il critique beaucoup le personnage de Belise ; il blâme injustement Philaminte de chasser sa servante parce qu'elle parle mal français ; il chicane la servante sur le mot de *quadrer*, qu'il trouve au-dessus de sa portée dans ce vers :

Les livres quadrent mal avec le mariage.

Mais il admire plus les endroits qu'il trouve beaux ; il les appelle incomparables ; son jugement définitif est que « les beautés sont grandes et sans nombre ; les défauts, rares et petits. »

Fleury, dans le rôle du courtisan railleur, se trouve dans son élément. Mlle Emilie Contat est d'une franchise et d'une rondeur très comiques dans le rôle de la servante. Mlle Volnais joue Henriete avec beaucoup de finesse. La chaleur de Vigny dans le rôle d'Orgon me paraît un peu factice et forcée. Mlle Leverd donne au caractère d'Armande cette affectation de bégueule qui convient au personnage, mais pas assez d'aigreur. Michot est très plaisant dans Vadius. L'air niais de Baptiste cadet n'est pas aussi contraire que je l'avais cru au caractère de Trissotin, qui n'est au fond qu'un sot gâté par des femmes encore plus sottes que lui. Mad. Thénard est très bonne dans le rôle de Belise, et Mlle Mézeray a bien le ton sec et hautain qui caractérise Philaminte.

Geoffroy.